

BRÉSIL AFFAMÉ...

Les féodaux et les latifundistes (grands propriétaires terriens), appuyés par la racaille militaire, viennent de remporter une facile victoire sur le prolétariat brésilien, surtout sur le prolétariat rural. Victoire qui ne pourra être que passagère, certes, mais qui va permettre le démantèlement des forces de gauche et des ligues paysannes.

L'affaire a véritablement commencé lorsque le président Joao Goulart a déposé un projet de réforme agraire visant à distribuer aux paysans les terres situées près des routes nationales, des voies ferrées et des barrages, terres généralement en friche ou sous-exploitées. Les propriétaires terriens gueulèrent au «communisme» et achetèrent des armes pour défendre la «démocratie» et la propriété privée.

Pourtant, les projets réformistes de Goulart n'auraient touché que 150.000 paysans. Dans un pays qui en compte plus de quarante millions, ce n'est pas une réforme, c'est une aumône.

En plus de ce projet de réforme, il y eu la mutinerie de 5.000 matelots et quartier-maîtres contre leurs officiers. Le soutien, apporté par Goulart aux mutins, révolta les chefs militaires. Le 1^{er} avril, le Gouverneur de l'État de Minas-Gerâis se déclarait en dissidence. La révolte s'étendit et, 24 heures plus tard, Goulart filait comme un lapin et se terrait en Uruguay. La grève générale, décrétée par les syndicats, resta sans aucun effet. Les forces de gauche brésiliennes venaient, sans combat, de subir une cuisante défaite. Les gouverneurs réactionnaires Lacerda et Barros décrétaient la chasse aux «communistes» et les arrestations se succédaient. Pendant que de nombreux militants syndicalistes étaient emprisonnés, Lacerda dégueulait des proclamations sur la victoire des forces de l'«ordre». La vérole religieuse l'appuyait et Johnson adressait les félicitations des U.S.A. aux «glorieux» vainqueurs, avant même que Goulart n'ait quitté le Brésil! «L'Internationale des salauds» fonctionne bien: elle ne comprend que des sujets d'élite!

Dans ce pays, le plus grand de l'Amérique du Sud, la lutte est engagée entre ceux qui n'ont rien et ceux qui ont tout. Déjà, les paysans brésiliens ont tenté de se constituer en syndicats ruraux pour lutter contre le féodalisme étouffant des grands propriétaires. Sous l'influence de l'avocat Francisco Júllao, des «Ligues paysannes» s'organisent, malgré les réactions impitoyables des latifundistes. La colère monte, la révolte gronde, mais nul ne sait quand elle éclatera.

Dans la province du Nord-Est, 96% de la population est analphabète. L'espérance de vie est de 27 ans et sur 1.000 enfants qui naissent, 400 meurent avant d'atteindre l'âge de un an. Le revenu annuel de ce sous-prolétariat n'atteint pas 250fr.

Dans une interview accordée à «Révolution» (mars 1964), Francisco Juliao parle du sort des paysans révoltés contre «l'ordre» actuel:

«Chaque jour des crimes sont commis par les gros propriétaires, dont la police privée agit sous le regard compréhensif et avec la complicité de la police gouvernementale. On invoque l'ordre, la loi, la paix, comme si le régime latifundiste ne menait pas au désordre, comme si la police privée n'était pas la négation de la loi, comme si le silence imposé par la terreur était la paix. On rase les maisons, on arrache les arbres fruitiers des paysans révoltés... on les traîne sur le sol attachés à des "jeeps", leur laissant la chair à vif. On les attache sur un camion, comme s'il s'agissait de bétail et on les promène ainsi par les rues de la ville. On leur marque la poitrine et les reins au fer rouge. Un tel est badigeonné de miel et placé sur une fourmilière. Un autre est plongé dans une cuve pleine d'eau, y restant nuit et jour, nourri de pain sec et buvant de cette même eau contaminée par l'urine et les matières fécales, dans laquelle il est plongé jusqu'aux lèvres... Il y a eu des cas de paysans mutilés en présence de leurs compagnons; les morceaux de leur chair ayant été distribués aux chiens, comme exemple...».

Voila comment on traite, dans un pays où les propriétés de plus de 200.000 hectares ne sont pas rares, les paysans révoltés. Des paysans qui ne possèdent rien, pas même un petit lopin de terre, des hommes condamnés à crever de faim sur une terre où tout pourrait pousser, mais où, seule la canne à sucre et le café sont cultivés.

Au Brésil, comme un peu partout dans le monde, des hommes affamés tombent chaque jour, au nom de la démocratie et de l'ordre! Le sale petit ordre branlant de l'impérialisme.

Gérard SCHAFFS.
